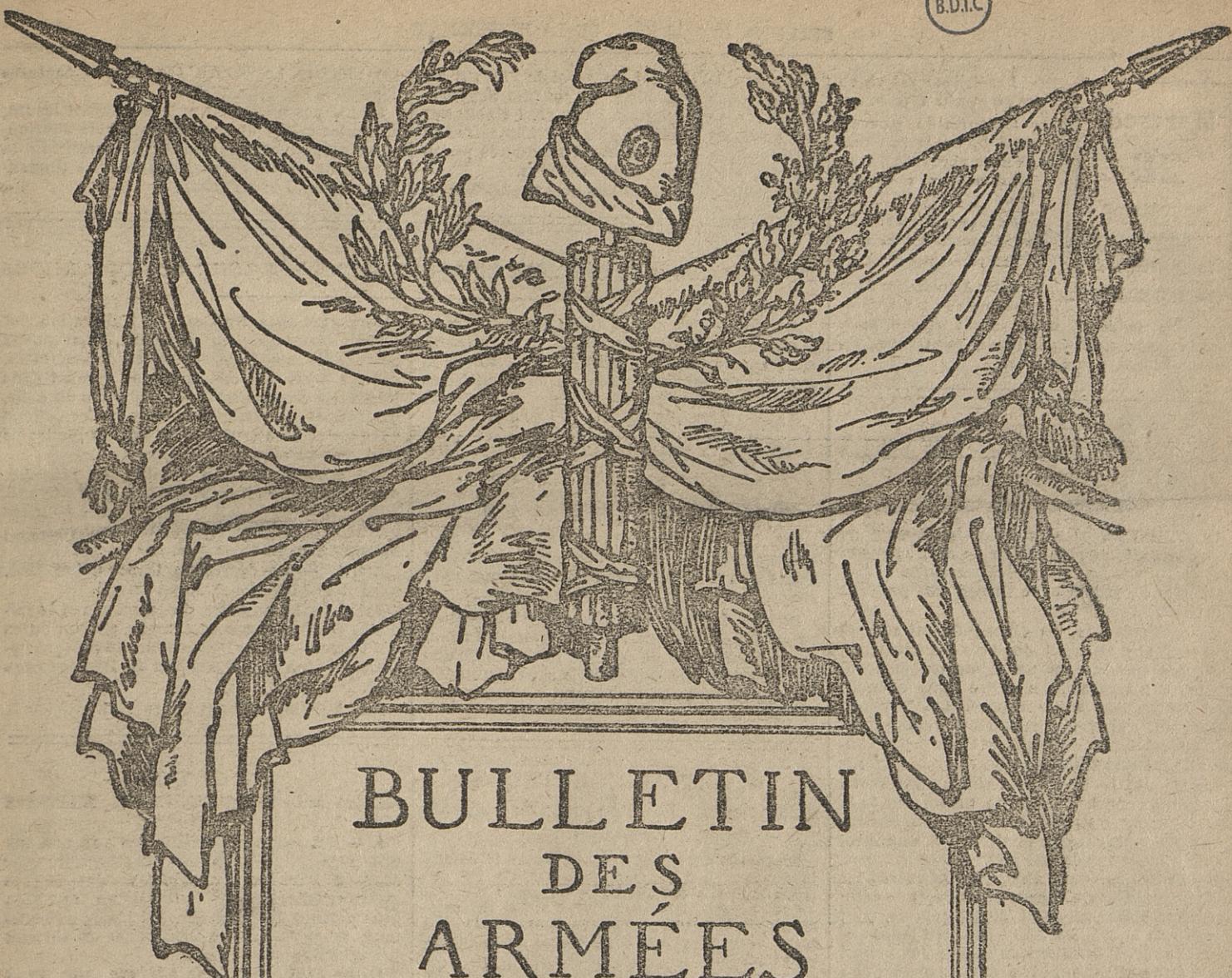


B.D.I.C.



BULLETIN  
DES  
ARMÉES  
DE LA  
RÉPUBLIQUE

Réserve à la Zone des Armées -



4<sup>e</sup> Année. — N° 274.

Mercredi 28 Novembre 1917.

**Mercredi**  
**28 NOVEMBRE**  
Saint-Sosthène

Le soleil se lève à 7 h. 20 et se couche à 15 h. 57.

La durée du jour est de 8 h. 37 le mercredi 28 novembre et de 8 h. 29 le dimanche 2 décembre.

La lune se lève à 5 h. 34 et se couche à 7 h. 2.

Température moyenne: 4°

Fêtes à souhaiter dans la semaine: jeudi, saint Saturnin; vendredi, saint André; samedi, saint Eloi; dimanche, l'Avent; lundi, saint François-Xavier; mardi, sainte Barbe.

## LES OPÉRATIONS MILITAIRES DU 18 AU 24 NOVEMBRE 1917

Le 19, sur la rive droite de la Meuse nous avons exécuté une opération de détail dans la région du bois Le Chaume. Nous avons réalisé une avance sensible et infligé des pertes à l'ennemi.

La nuit suivante, les Allemands ont attaqué nos positions au nord du bois des Caurières, sur une étendue de un kilomètre environ. L'attaque n'a pu aborder notre ligne avancée que sur un très faible espace. Les fractions ennemis, qui avaient réussi à y prendre pied, ont été rejetées pour la plupart par notre contre-attaque immédiate.

Le 21, sur le front de l'Aisne, nous avons attaqué, à l'ouest de la Miette, un saillant de la ligne allemande au sud de Juvincourt. Sur un front d'un kilomètre environ et une profondeur moyenne de 400 mètres, nos troupes, atteignant tous leurs objectifs, ont enlevé les solides défenses de l'ennemi. Au cours de cette opération nous avons fait 400 prisonniers, dont 9 officiers. Le 22, les Allemands ont lancé sur nos nouvelles positions au sud de Juvincourt une contre-attaque qui a été repoussée et a coûté des pertes sérieuses à l'ennemi.

### L'AVANCE BRITANNIQUE.

Le 20 novembre, au matin, la troisième armée britannique a attaqué, en un certain nombre de points, de Saint-Quentin à la Scarpe. L'attaque, exécutée sans préparation d'artillerie, a partout pris l'ennemi par surprise.

Au moment de l'assaut, de nombreux tanks, précédant l'infanterie sur le front principal de l'attaque, ont brisé les lignes successives des réseaux qui étaient très épais et très forts. Les régiments à qui un passage se trouvait ainsi ouvert, ont balayé les avant-postes ennemis et enlevé, sur toute l'étendue du front, le premier système de défense de la ligne Hindenburg.

Poursuivant leur avance, conformément aux ordres reçus, l'infanterie et les tanks se sont emparés du deuxième système de défenses à plus de 1,500 mètres de là. Ce second système porte le nom de ligne de soutien Hindenburg.

Au cours de cette avance, nos alliés ont levé le hameau de Bonavis, le bois de Lateau, la Vacquerie, les formidables ouvrages de l'éperon connu sous le nom de Welsh Ridge, le village de Ribécourt, Flesquieres, Havrincourt. Ils ont pris possession des passages du canal à Marnières et se sont emparés de Marcoing du Bois-Neuf, de Grancourt, d'Anneux. Ils ont pénétré dans les positions ennemis, à l'est d'Epehy, et pris d'importants éléments de la ligne Hindenburg, entre Bullecourt et Fontaine-lès-Croisilles.

Le lendemain, ils ont encore progressé dans la direction de Crèvecœur-sur-l'Escaut, au nord-ouest de Marnières; la double ligne de tran-

chées sur la rive est du canal de l'Escaut est tombée en leur pouvoir. Ils ont pris Noyelles-sur-l'Escaut et Cantaing. Ils se sont établis sur des positions situées à plus de 8 kilomètres en arrière de la première ligne allemande primitive. Ils ont pénétré dans Méuvres. Le chiffre des prisonniers dépasse 8,000, dont

180 officiers. Le chiffre des canons capturés dépasse la centaine.

Le 23, nos alliés ont enlevé d'assaut les importantes crêtes de la région du bois Bourlon, et, entre Méuvres et Quétant, un éperon dont la possession permet d'observer la ligne Hindenburg, au nord et à l'ouest.

### Indemnités aux officiers et s.-officiers de la zone des opérations

Art. 1<sup>er</sup>. — Pendant la durée de la guerre, il pourra être attribué aux officiers et sous-officiers appartenant aux corps et services de la zone des opérations les allocations journalières supplémentaires ci-après :

Officiers de tous grades.....	2 fr.
Adjudants.....	1 fr.
Autres sous-officiers à solde mensuelle.....	1 fr.
Autres sous-officiers à solde journalière.....	0 fr. 75

Art. 2. — Le général commandant en chef désigne, à la fin de chaque mois, les ayant droits à cette allocation d'après les principes ci-après :

Personnel de corps de troupe. — L'allocation est attribuée aux personnels des unités ayant perçu l'indemnité de combat, ne fût-ce qu'une fois au cours d'un mois, qu'ils appartiennent à ces unités ou qu'ils leur soient rattachés provisoirement.

Fait à Paris, le 15 novembre 1917.

### R. A. T. AGRICULTEURS du service auxiliaire ou pères de 5 enfants

En raison du passage de la classe 1896 dans la réserve de l'armée territoriale, le 1<sup>er</sup> octobre 1917, il a été décidé ce qui suit :

Les dispositions des circulaires interministérielles des 6 mai et 29 juillet 1917 sont rendues applicables à la classe de mobilisation 1896.

Par suite, les agriculteurs de cette classe qui appartenaient au service auxiliaire et ceux qui, appartenant au service armé, sont pères de cinq enfants ou veufs avec quatre enfants, doivent être, sur leur demande, détachés aux travaux agricoles dans les conditions prévues par les circulaires susvisées. Ces prescriptions sont applicables aux engagés volontaires ou spéciaux de la classe 1896, qui sont pères de cinq enfants ou veufs avec quatre enfants; elles ne sont pas applicables aux officiers.

(Circulaire du 18 novembre 1917.)

### ÉRECTION D'UN MONUMENT A LA MÉMOIRE DU GÉNÉRAL RIBERPRAY TUÉ A L'ENNEMI

Le Bulletin officiel du ministère de la guerre, n° 47, du 19 novembre 1917 (p. 3190) publie la circulaire suivante :

Paris, le 31 octobre 1917.

Les militaires de tous grades qui le désirent sont autorisés, sous les réserves d'usage, à participer individuellement, à la souscription ouverte par la municipalité de Gaillon (Eure) en vue d'ériger en cette commune un monument destiné à glorifier la mémoire du général Riberpray, tué à l'ennemi.

La ville de Gaillon nous fait savoir que les souscriptions devront être envoyées à M. VERNETTES, notaire à Gaillon (Eure).

### NOTE relative à la CORRESPONDANCE MILITAIRE

I. — Beaucoup de militaires aux armées ont pris l'habitude de mentionner leur adresse sur les enveloppes des lettres qu'ils envoient. A l'avenir, il ne leur sera plus permis de le faire, cet usage présentant, au point de vue militaire, de sérieux inconvénients.

Ils ne donneront leur adresse que sous pli fermé.

Sur les cartes postales, ils se borneront à indiquer leurs nom et prénoms, ou, simplement, à signer.

II. — Il est rappelé que l'adresse des militaires relevant d'un secteur postal comprend les seules indications ci-après :

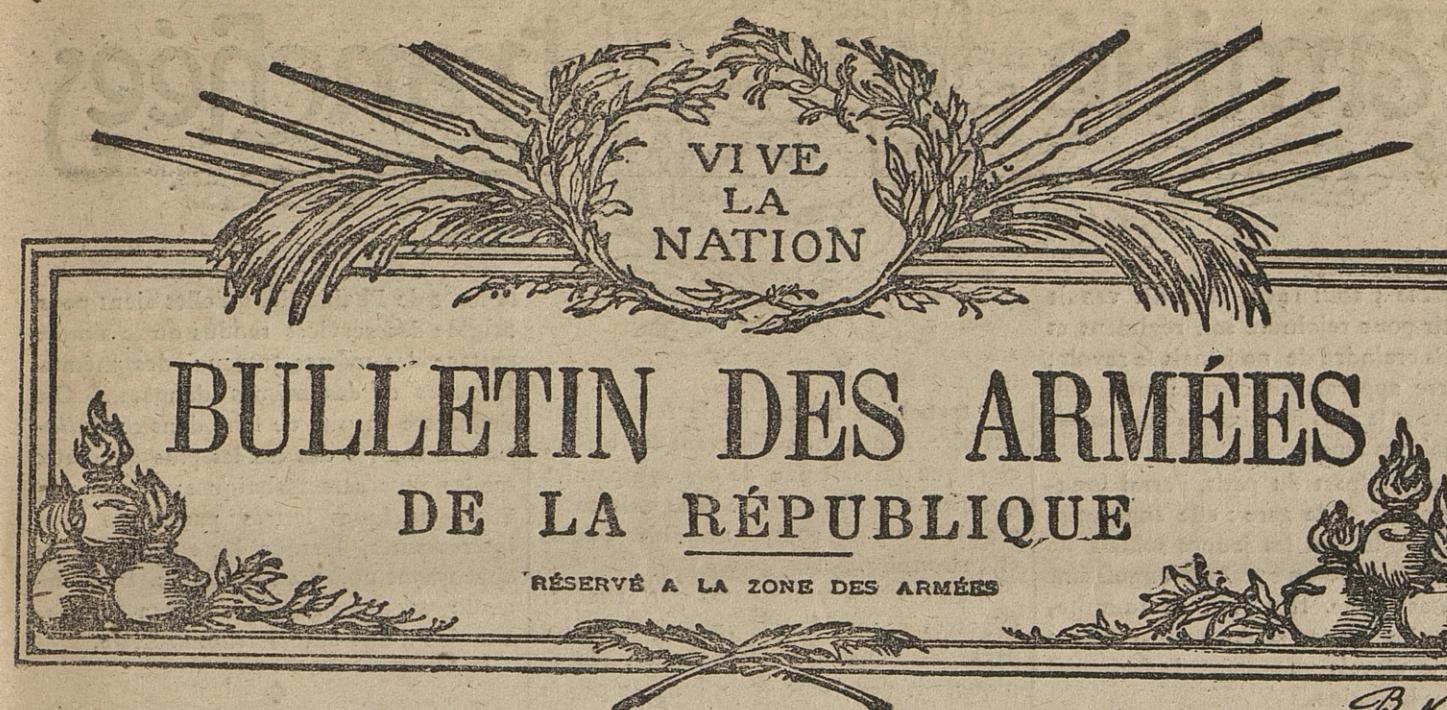
1<sup>o</sup> Nom et prénoms; 2<sup>o</sup> Grade; 3<sup>o</sup> Corps ou formation d'attache (régiment, bataillon, détachement, compagnie, escadron, batterie, escadrille, convoi, etc.); 4<sup>o</sup> Le secteur postal. — Il est formellement interdit d'ajouter à ces indications la désignation de l'armée, du corps d'armée ou de la division.

### L'AVANCEMENT DES SOUS-LIEUTENANTS

L'application de la loi du 10 août 1917, relative à l'avancement des sous-lieutenants, occasionne un travail considérable. Elle nécessite, en effet, l'examen de la situation particulière de tous les sous-lieutenants à titre définitif de toutes les armes.

On pourra craindre que les retards qui résultent de cet examen soient de nature à porter préjudice aux intéressés ou à leurs ayants droit. Il n'en est rien.

D'une part, en effet, les lieutenants promus prennent rang, quelle que soit la date de la publication de leur promotion, à la date du jour où ils ont réuni les conditions imposées par la loi du 10 août, cette date étant toutefois, en ce qui concerne les nominations de lieutenants à titre temporaire, postérieure au 10 août 1917; d'autre part, les bénéfices du grade de lieutenant sont reportés sur les ayants droit des sous-lieutenants décédés postérieurement à la date à laquelle ils auraient dû prendre rang de lieutenant dans les conditions fixées par la loi du 10 août 1917. (Circ. du 16 novembre 1917.)



« Que cet Emprunt soit l'occasion d'un renouveau d'union sacrée; il aura été doublé bienfaisant. »  
(Conclusion du discours de M. KLOTH, Ministre des Finances.)



Il faut que le succès du Troisième Emprunt de Guerre soit éclatant. Il faut qu'il démontre à nos Alliés, aux pays neutres et surtout à nos ennemis que les ressources ne feront jamais défaut à la France pour défendre son honneur, ses droits et sa liberté.

# L'amitié des tranchées

C'était le 4 août 1914. Mon fils venait de partir pour rejoindre son régiment et je devais craindre de ne jamais le revoir; la guerre apparaissait comme une nuit immense et la plus formidable inquiétude étreignait les âmes.

Après le départ du petit, j'errai longtemps autour de la gare : elle engloutissait inlassablement les jeunes soldats de France, elle était un symbole angoissant de la catastrophe. Il y avait du tumulte, un tumulte grave, si j'ose ainsi dire : jamais je n'avais vu autant de fraternité entre les humains.

Je fis la rencontre d'un écrivain glo- rieux et nous demeurâmes quelque temps recueillis, presque taciturnes, dans une émotion poignante. Mon compagnon finit par dire :

— Je pense aux liens nouveaux qui vont se former entre les êtres... Est-il possible que ce prodigieux mélange d'âmes ne se passe pas naître des affections robustes, est-ce qu'après avoir combattu et souffert ensemble, des milliers de frères d'armes ne demeureront pas liés les uns aux autres pour la vie?

— Songez aux aventures sans nombre, aux émotions poignantes qu'ils ont partagées... et à quoi vraiment on ne peut comparer les pauvres incidents de la vie quotidienne, lesquels, cependant, créent des liens étroits et constants entre les jeunes et les vieux hommes...

— Et des haines aussi!

— Sans doute, l'amour et la haine vont ensemble! Mais ne perdez pas de vue qu'ici la haine aura sujet de s'exercer constamment... contre l'ennemi commun, contre le Boche..., une haine qui s'accroira, j'en réponds, de toutes les canailles dont ces brutes se rendront coupables... Je n'en veux pas douter, cher ami, la fraternité dominera parmi les nôtres...

Bien souvent, depuis, j'ai songé à ces paroles. Des camarades m'en ont dit de semblables qui répondent à une pensée en quelque manière inévitable...

J'ai interrogé des combattants. Ma petite enquête est forcément très restreinte. Parfois, j'ai vu se vérifier la conjecture de mon compagnon du 4 août. En général, la fraternité d'armes, l'amitié

des tranchées n'a pas eu le temps de se parfaire. Ainsi, mon fils ayant été blessé, alors que naissait une de ces sympathies qui peuvent durer toute une existence, n'a plus revu son compagnon, blessé aussi et prisonnier.

D'autres ont été séparés par la mort. D'autres encore furent envoyés dans des pays lointains, les Dardanelles, Salomique, et perdirent trop longtemps de vue ceux qui seraient devenus leurs amis.

Tout de même, je connais quelques cas où l'amitié a pu naître et persévéérer, où désormais deux coeurs sont unis jusqu'à l'heure des séparations suprêmes. Je puis supposer que ces cas doivent être nombreux. En effet, ma recherche personnelle, qui n'a jamais été méthodique, qui s'est exercée au hasard, porte tout au plus sur cinquante, soixante personnes. Puisqu'elle a tout de même donné des résultats, les probabilités permettent de croire que parmi des centaines de mille, des millions d'hommes, il s'est produit un grand nombre de cas analogues à ceux qu'il m'a été donné de connaître... Analogues dans leurs grandes lignes, mais si différents par leurs nuances et par les circonstances où ils se manifestèrent!

Combien il serait intéressant de faire une grande enquête sur ce beau sujet et quelles confidences émouvantes on en devrait attendre! Il ne s'agit pas ici d'une vaine curiosité : le sentiment qui nous guide, à la fois social et individuel, est partagé par une multitude de femmes et d'hommes, de tous les âges, de tous les milieux. C'est pour l'avoir si fréquemment entendu formuler que je me décide à interroger les soldats dans ce Bulletin qui est, plus que tout journal et que toute revue, qualifié pour s'adresser à la grande foule héroïque qui peine et souffre pour la patrie.

Ce sont des confidences que je sollicite. Je voudrais savoir comment naissent les amitiés de tranchées, qu'elles soient éphémères ou qu'elles soient durables, qu'elles viennent à la suite d'événements ou par

la force de l'habitude, qu'elles aient pour origine des services rendus ou le simple partage des mêmes travaux, des mêmes épreuves et des mêmes dangers... On s'efforcera ensuite de faire dans ce Bulletin une analyse des cas les plus généraux ou les plus caractéristiques; et on publierà quelques lettres parmi les plus intéressantes, lorsque les auteurs ne s'y opposeront point, au préalable. Bien entendu, aucune signature ne sera donnée, à moins d'une autorisation spéciale.



Et voilà. C'est très simple. Il dépend des soldats que ce soit infiniment touchant. Il n'est pas du tout nécessaire de faire de la littérature. Une émotion intense, un haut enseignement peuvent résulter de l'impression la moins ornée, du récit le plus modeste. Un des écrits les plus touchants et les plus exaltants de la guerre, c'est une lettre du cuisinier Belaud qui, certes, n'avait aucune ambition d'écrivain. Je me souviens de l'attendrissement et de l'admiration qui nous saisirent tous, à la Société des gens de lettres, lorsqu'elle nous fut lue par un des nôtres. Elle a du reste, depuis, suscité l'admiration universelle, elle a été traduite en plusieurs langues: elle est devenue historique. Dieu sait si elle est étrangère à toute vanité, veuve de tout ornement, incorrecte même : elle n'en restera pas moins un des plus beaux cris de cette guerre...

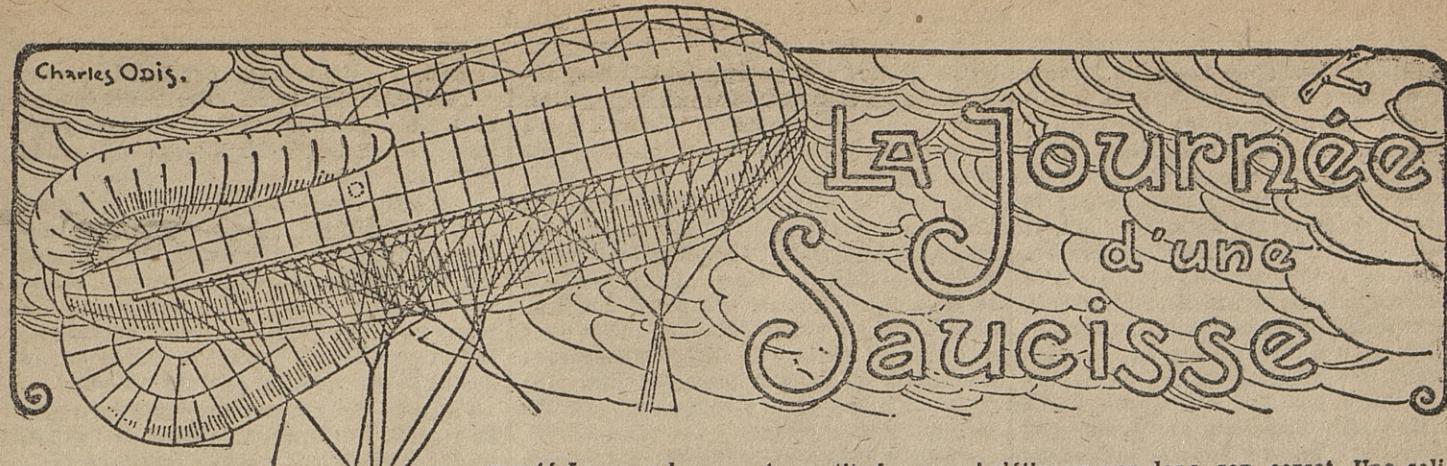
En somme, c'est à tous, ceux qui ont la vocation littéraire et ceux qui ne l'ont point, que nous adressons ici notre humble requête, et à qui, d'avance, nous exprimons notre très chaleureuse gratitude.

J.-H. ROSNY AINÉ.

*Les envois que nos lecteurs voudront bien nous faire seront adressés directement à M. J.-H. ROSNY, au BULLETIN DES ARMÉES, 28, rue des Saints-Pères, Paris, avec cette simple mention : « Enquête sur L'AMITIÉ DES TRANCHÉES ».*



Charles Onis.



Le jour se coule à peine sous le bois où la compagnie s'éveille... Les cannes, creusées entre les arbres, entourent le ballon amarré, sanglé, tassé ressemblant, dans ce crépuscule triste plutôt à une baleine échouée dans le varech qu'à une saucisse.

Et la soupape, à l'avant, lui fait une drôle de bouche ronde... Déjà, tonniflent les voix de l'adjudant et du sergent de jour, réveillant le zèle du caporal-tubes et des hommes flexibles. Car il importe de servir le déjeuner du monstre : quelques tubes d'hydrogène en guise de jus.

L'officier de manœuvre, arraché aux douleurs de son sommeil, constitué par un bout de grillage de poulailler sur quatre planches — des journaux ont assuré qu'il n'est point dans les palaces de lit meilleur — l'officier de manœuvre inspecte la visibilité : la vi-si-bi-li-té! Tel est le vocable le plus souvent prononcé dans une compagnie d'aérostiers, si nous faisons abstraction d'une interjection qu'il vaut mieux passer sous silence. Tous les poilus me comprendront. La visibilité est-elle bonne, mauvaise? Voilà la question, le problème fort délicat à résoudre, n'en déplaise au profane qui pourrait le trouver tout simple. Est-elle franchement bonne? Alors, tout simple, en effet. On hèle l'observateur de service, qui accourt vers la nacelle, vêtu de peaux de bêtes; on le largue; vite, le treuil automobile remorque la « saucisse » au point d'ascension, à trois ou quatre kilomètres du campement, vers les lignes. Mais

si la visibilité est douteuse, par suite du ciel couvert, du plafond bas, d'un brouillard encore dense, le commandant de compagnie devient perplexe. Monter le ballon dans la brume ou dans des nuages à faible altitude, c'est exposer observateur et matériel à l'avion boche, astucieusement dissimulé dans les vapeurs. Restera-t-on à terre, oisif? Une voix sévère, mystérieusement venue de loin, ne tardera pas à se faire entendre dans le téléphone:

— Voulez-vous m'expliquer pourquoi vous n'êtes pas encore monté?



La visibilité est bonne sans l'être, tout en l'étant, bien que ne l'étant pas. Voilà bien l'occasion de grimper le perce-brume au campement, en attendant l'heure claire où on le remplacera, avant de gagner le point d'ascension, par un observateur expérimenté. Le perce-brume est constitué par un jeune officier ou sous-officier, un artilleur à l'ordinaire, briguant le titre d'élève-observateur. Nous disposons précisément d'un perce-brume tout fraîchement arrivé de la veille. A-t-il pied aérien, c'est-à-dire l'estomac solide? La compagnie a transporté le ballon à l'orée du bois; le treuil, en roulant, a pris position. Tandis que le néophyte s'installe avec beaucoup d'assurance, un peu ému tout de même dans le fond, l'officier de manœuvre vérifie le fonctionnement du fil téléphonique reliant la nacelle au treuil. Il a souvent, pour les téléphonistes, des mots aigre-doux à ce moment-là. Puis il commande :

— A deux cents mètres, larguez!

Le ballon s'envole un instant, s'arrête. Le tensiomètre indique une traction normale de câble. Le perce-brume peut être largué plus haut. Auparavant on lui demandera de ses nouvelles :

— Allô! nacelle. Comment va là-haut? Ça gaze?

— Je biche comme un vieux pou! — Mes compliments? Pas trop chahuté? — Un peu... pas trop. — Et la visibilité? Que voyez-vous? — Euh... Euh...

— Voyez-vous la cathédrale de Saint-Quentin?

— Vaguement.

— Allons, je vais vous monter jusqu'à mille.

Cependant le vent a fraîchi. Au bout du câble, qu'elle raidit davantage, la saucisse se révolte un tantinet. Et le sergent arme confié à son caporal :

— Nous aurions dû lui coller la vieille nacelle. Il est capable de...

Grosse imprudence, en effet. Bientôt le « perco » descendra. Et pendant que le perce-brume, assez pâlot, un peu verdâtre, cédera sa place au camarade endurci, le sergent arrime grognera en jetant sur la nacelle neuve un œil navré:

— Je pensais biea qu'il bousculerait du porte-pipe.

Tandis que la colonne des servants, flanquée de chiens fidèles, coupe à travers champs, le treuil et le camion de campement ont filé par des chemins de fortune sur le point d'ascension où ils se camoufent largement de branches, voire de rideaux de rafia. Le ballon plane maintenant à quatorze cents mètres. Sans ses jumelles, l'observateur ne pourra apercevoir sous lui les mitrailleuses destinées aux avions-boches, et les guetteurs, épargnés, surveillant l'horizon. Mais l'observateur fait son ménage, place, là sa carabiné, ici ses cartes, son plan directeur, ses photographies. Il

s'étire un peu dans son corset. Une solide corde relie ce corset au parachute enfermé dans une housse, à l'extérieur de la nacelle. Si le ballon est incendié, crevé par un fusant, si le câble se rompt, l'observateur n'aura qu'à piquer une tête dans le vide après avoir déchiré les papiers secrets. Il entrouvre le petit panier remis par le cuisinier de la popote au départ. Car, monté à l'aube, il ne descendra qu'à la nuit close. Il n'est pas rare que pendant les beaux jours, pour employer une expression des civils, un observateur passe en nacelle seize heures consécutives. Quelques crampes aux mollets que seize heures dans cette position! Se dégourdir les jambes apparaît comme une volupté.

Il parle par téléphone avec le treuil et le poste central de la compagnie. De ce Central partent de nombreux fils dans de nombreuses directions. Une saucisse doit être en communication facile, directe, avec tous les groupes d'artillerie de son secteur... les clients, disent les secrétaires prenant les commandes. Une batterie de 155 exprime le désir de taper sur les coordonnées qu'elle connaît. L'observateur voit bien l'endroit à battre. Le travail va commencer. Ce réglage terminé, on passera au suivant, à un autre encore; tous les clients seront servis, et tout le long du jour, sur les fils, courront ces courtes phrases :

— Allô! nacelle.

— Allô! batterie.

— Coup parti!

L'observateur contrôle le tir, et la conversation reprend :

— Allô! batterie.

— Allô! nacelle.

— 25 mètres à droite!

À la vérité, le travail est assez souvent interrompu par les incursions des avions-boches ne cessant d'attaquer le regard qui les gêne, l'œil clair, inexorable de l'artillerie. Deviennent-ils trop menaçants? L'officier de manœuvre interrompt le réglage en cours en faisant ramener le ballon assez bas, parfois jusqu'à 300 mètres. Mais il s'empresse de le relâcher le plus tôt possible car, dans les basses régions, une saucisse serait la trop facile proie des 240 de marine dont les énormes fusants la blessent même parfois très haut. Quand le treuil est spécialement visé, les fusants se changent en percutants.

Durant ces marmitages aériens ou terrestres, il convient de promener le treuil parallèlement au front, tout en surveillant, en outre, le péri aile, qui lui-même doit compter avec nos propres avions et nos batteries spéciales dont les obus à panache mettent dans l'azur comme de frais sorbets.

éclatants de blancheur. Les noirs fusants boches salissent le ciel.

Certes il est des journées plus calmes, terriblement longues, qui se passent dans l'attente de cinq événements : la soupe du matin, le vaguemestre, les journaux, la soupe du soir, le retour au campement, et la pensée lancinante de la prochaine perle... Ces journées sont très rares. Les heures de l'aérostier, qu'il soit en nacelle, ou au treuil, deviennent de plus en plus pénibles et mouvementées, sinon plus courtes. Et quand les fantassins, les admirables fantassins, entrent de boue jaune ou noire, rencontrent un B. C. A. (lisez : ballon captif allongé), d'aucuns l'ont encore appelé « Rêve de Vierge », ils s'interdisent les brocards du temps jadis, à l'époque où ils prétaient « que les pèpères des saucisses avaient su trouver le bon filon ». Aujourd'hui, les fantassins estiment les saucisses. Ils n'ignorent pas ce qu'ils leur doivent. La saucisse est une fidèle, une tutélaire amie.

Mais le soleil tombe. Les ombres des arbres s'allongent. L'observateur, après avoir repéré quelques batteries en action et des

trains boches qui passent tout là-bas, déclare que ses yeux, même armés de jumelles, deviennent insuffisants. D'ailleurs, il n'a pas perdu sa journée : trois demi-douzaines de réglages intéressants.

En face, les saucisses boches paraissent être descendues. A droite et à gauche, les saucisses françaises s'éloignent lentement, se fondent dans le crépuscule. Nous allons servir à notre saucisse son repas d'hydrogène, beaucoup plus substantiel que le petit déjeuner du matin. Elle absorbera après ces fréquentes montées et descentes une vingtaine de tubes de gaz comprimé, soit 120 mètres cubes environ.

L'ultime opération nous mènera à l'heure où les nocturnes et insupportables avions boches de bombardement commenceront leur habituelle randonnée, provoquant le moins habituel feu d'artifice tiré à leur intention, composé d'obus traceurs, de balles lumineuses, et de longues chenilles de flamme verte qui serpentent dans le ciel bouleversé et retentissant. L'avion boche menace le jour, dans l'atmosphère, les saucisses de ses fusées incendiaires. Il cherche,

la nuit, à les supprimer pendant le repos. L'aérostier préférerait des nuits moins bruyantes, afin de pouvoir fermer ses yeux lassés, brûlants, d'avoir si longtemps sondé le zénith !

Il a une compensation, il est vrai, parfois : la pluie ! Non pas de ces averses médiocres, ridicules de brièveté, abandonnant sur le sol à peine quelques larmes. L'aérostier attend le gros temps, synonyme du repos absolu, des grands vents déchainés, le bon gros déluge qui bat la charge sur le dos de la saucisse, cet énorme tambour.

Entendre de la cagna un grand ruissement, dès le matin, à l'heure de l'appel, ah ! la joie suave !... Le bon serviteur de la saucisse se cache voluptueusement sous sa couverture, il va rattraper des heures, en « écraser » suffisamment, enfin ! Mais il ne se rendormira pas sans lancer la plaisanterie coutumière :

— Tu parles d'une visibilité ! Certain que la voix non moins joyeuse d'un camarade lui répondra :

— Ah ! mon vieux, elle tombe en morceaux !... MICROMÉGAS.

Ce fut une fête à la fois charmante et émouvante que cette représentation de la Revue du 1<sup>er</sup> Zouaves « Queç'chéchias ? », donnée à Paris, par autorisation spéciale, au théâtre Sarah-Bernhardt, au bénéfice d'une œuvre Alsacienne-Lorraine. Conçue, couvée, écrite aux tranchées, jouée et chantée le

bonne humeur inlassables chez ces braves, pour qui la guerre, cependant, est si rude et si meurtrière depuis les premiers jours.

### Scène de M. Prudhomme Bourgeois français.

Ah ! vous riez dans vos tranchées, pendant qu'à l'arrière, tous les matins, je laisse refroidir mon chocolat à épucher le communiqué et chercher sur la carte des noms qu'on a oublié d'y mettre ! Vous riez, pendant que je prends des secondes dans le Métro, pour économiser de quoi acheter des cigarettes aux blessés.

Vous riez, alors que je ne m'endors pas une seule fois dans mon lit, sans penser que vous êtes sur la paille, que vous avez des rats et que je ne ferme pas une fenêtre sans me souvenir que vous êtes en plein courant d'air.

Ah ! vous riez quand j'ai dû prendre chez moi deux veuves pour vous tricoter des chaussettes, et que je ne sais plus qu'imager, mettre dans vos colis, qui vous soit un plaisir, nouveau.

Vous riez, quand nous souffrons mille tortures de vous savoir toujours dehors, comme des chemineaux, souvent les pieds dans l'eau et le ventre creux, souvent sans sommeil et toujours fatigués.

Vous riez, alors que nous suons de peur en imaginant toutes les morts affreuses qui, dans toutes les dimensions de l'espace, rôdent autour de vous. Ah ! vous ne tremblez pas, vous, quand le Boche menace et frappe, vous tenez bon... et vous riez !

Vous n'êtes pas sûrs du lendemain, vous dites que la guerre est longue, qu'on ne sait même pas quand elle finira et vous riez !

Quand on vous dit que vous êtes plus nobles que le Cid, plus beaux que l'Antique, quand on vous appelle des héros... vous riez. Quand vous sentez que toute la France est derrière vous, celle des mères et celle des vieux, celle des épouses et des enfants, des

### plus galement du monde par la troupe dite du " Chacal hurlant ", uniquement composée de zoulaves de ce beau régiment, elle a montré tout ce qu'il y a d'entrain et de

labours et des villes, des bourgeois et du peuple, celle des aîeux, notre France enfin ; quand vous la sentez là, derrière vous, qui vous suit et qui vous voit, qui souffre toutes vos misères, tremble à tous vos dangers et qui peine, qui se tait, qui lutte et qui travaille pour vous, vous riez, parce que vous la sentez fière de vous !

Ah ! vous riez, pendant qu'on vous admire et qu'on vous plaint et vous ne voulez ni l'un ni l'autre.

Ah ! ces messieurs en coquetterie avec la mort portent le sourire aux dents, comme une fleur gauïouïe et ne veulent pas qu'on les plaigne.

Ah ! vous riez ! Eh bien, je ne vous plains pas... Mais je vous saluté...

?????????????????????????????????



(Dessin de FRIP.)

- I. Je suis là en sentinelle,  
D'autres dorment, moi, je veille.  
La tranchée est mon séjour.  
Mon périscope à la main,  
Nuit et jour, soir et matin,  
Et je veille, je veille toujours...  
  
II. Je n'ai pas peur de la mort,  
Et des blessures moins encor,  
Je dis : « C'est chacun son tour »,  
Et quand je reçois une balle,  
Aussitôt... je la signale,  
Et je veille, je veille toujours...  
  
III. Sur moi, les obus éclatent,  
Mais j'en ris, car rien n'épate,  
Un si joyeux troubadour  
Si une de mes mains écope,  
L'autre prend... le périscope,  
Et je veille, je veille toujours...  
  
IV. Mais si j'ai l'œil droit crevé,  
Je crie aux Boches : « Bien visé ! »  
Sérieux et gai tour à tour,  
Méprisant le mort qui fauche,  
Je regarde... avec le gauchel,  
Et je veille, je veille toujours...  
  
V. Je sers aux Boches de silhouette,  
Tout en pensant « ça c'est chouette »,  
Ils vont me percer à jour.  
Et, quand j'ai des trous partout,  
On ne me voit plus du tout,  
Et je veille, je veille toujours...  
  
VI. Sans un moment de faiblesse,  
Si j'y meurs de vieillesse,  
Sans espoir et sans recours,  
Je veux voir sur mon tombeau,  
Mon périscope tout en haut,  
Et je veillerai toujours...  
  
VII. Ils ont la nuit durant mis Flandre dans des sacs.  
Ils ont creusé des trous dans les flancs de la terre.  
On eût dit qu'ils cherchaient dans ce soir de misère.  
Le cœur sanglant du sol pour de cruels mystères.  
Ils allaient se cachant courbés au bord d'un lac.  
  
VIII. Ils ont mis dans des sacs la chair vive de Flandre.  
L'un d'eux scratuit la plaine et se cachait, sournois.  
Ses beaux muscles vibrant d'une ancestrale ardeur,  
Ses nerfs fermes et durs et le sang de son cœur...  
A l'ombre d'un nuage ils œuvraient sait-on quoi ?  
Quand les sacs étaient pleins quelqu'un venait les prendre.  
  
IX. Ils ont mis Flandre en sacs dès la chute du jour.

Sergent CLOZIER et Caporal CABANE, du 1<sup>er</sup> Zouaves.



l'aéole aux cheveux d'argent ? Mystère impénétrable des mystérieux voiles blancs.

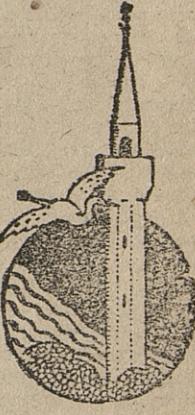
Les petites filles, en pantalons bleus et roses, aux cheveux ornés de sequins d'or et d'argent, aux chevilles cercées de bracelets de verroteries, semblables aux bayadères de l'Inde, que le pinceau de Besnard fixa sur la toile, jouent et courrent vers la rivière ombrageuse, coulant parallèlement à la voie principale. Ici, c'est le calme, la fraîcheur des ponts légers, semblables aux passerelles fleuries, de nos parcs, unissent les deux rives, d'où s'élancent de grands arbres, noyant d'ombre violette, sous leur voûte de feuillage, les façades des plus belles demeures de la ville.

Et l'on songe à « l'orme du Mail », à l'étude du notaire et à Madame la sous-préfète, choses et gens de nos provinces françaises.

Mais une porte cochère est entr'ouverte, notre illusion s'évanouit : une pergola, tendue de vignes aux vrilles souples, jeté une lumière d'émeraude sur une cour dont les murs sont revêtus de l'intensité d'un bleu de cobalt; le soleil se joue à travers les découpures des feuilles dentelées, ses rayons de poussière d'or irradient l'eau morte d'un bassin, dans lequel se mirent les lourds massifs d'hortensias roses, de longs dahlias dressent leur tiges, balançant fièrement leurs feuilles de pourpre; un chat noir s'étire paresseusement, tout en suivant de son œil pailleté d'or une mouche aux ailes de gaze transparente et au pourpoint de velours.

Le vol lourd de grandes ailes nous fait dresser la tête : des cigognes contournent le minaret blanc qui émerge des arbres, tel un lys sur l'azur du ciel.... nous sommes loin de la France.

EDOUARD HALOUZE.

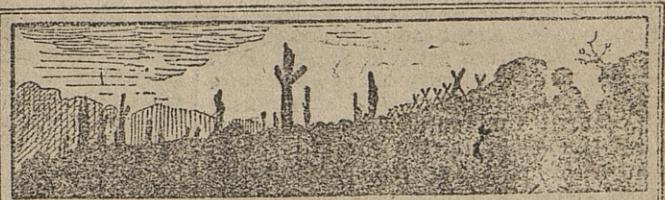


### LIVRES DU TEMPS DE GUERRE

#### La Tranchée

PAR MAURICE GAUCHEZ.

(Les Rafales.)



Ils ont la nuit durant mis Flandre dans des sacs.  
Ils ont creusé des trous dans les flancs de la terre.  
On eût dit qu'ils cherchaient dans ce soir de misère.  
Le cœur sanglant du sol pour de cruels mystères.  
Ils allaient se cachant courbés au bord d'un lac.

Ils ont mis dans des sacs la chair vive de Flandre.  
L'un d'eux scratuit la plaine et se cachait, sournois.  
Ses beaux muscles vibrant d'une ancestrale ardeur,  
Ses nerfs fermes et durs et le sang de son cœur...  
A l'ombre d'un nuage ils œuvraient sait-on quoi ?

Quand les sacs étaient pleins quelqu'un venait les prendre.

Ils ont mis Flandre en sacs dès la chute du jour.

Les complices avaient pour assouvir leur rage,  
Traversé des canaux, passé des marécages.  
Ils venaient de là bas où l'on voit des villages,  
Et leur cœur pour le sol n'avait aucun amour.  
  
Ils ont mis dans des sacs la Flandre et sa tendresse,  
Sa bonne et brune chair d'esclave du labour,  
Ses beaux muscles vibrant d'une ancestrale ardeur,  
Ses nerfs fermes et durs et le sang de son cœur...  
A loin, un cri d'oiseau, seul, clama sa détresse !

Ils ont la nuit durant mis Flandre dans des sacs.  
Ils ont œuvré dans l'ombre et parmi le silence.  
Ils ont avec les sacs dont se gonflait la panse

Construit un long mur gris barrant la plaine immense,  
Et dérobant aux yeux les moires du grand lac.  
Quand ils s'en sont allés, d'autres ont pris leur place,  
Ils ont creusé des trous sur le terrain des champs.  
Ils ont bâché le sol avec des bras ardents.  
Ils ont mis Flandre en sacs, Flandre, sa chair, son sang,  
Puis ils s'en sont allés. D'autres, à présent, tassent,  
Mettant, la nuit durant, la Flandre dans des sacs Redressant chaque jour un mur devant le lac.

*Pages d'Hier et d'Aujourd'hui*

## LE SERMENT DE L'ALSACE

90

par EDMOND ABOUT

Ecrivain délicieux qui fut, au XIX<sup>e</sup> siècle l'héritier de Voltaire, EDMOND ABOUT, l'auteur du ROI DES MONTAGNES et du NEZ D'UN NOTAIRE, était Lorrain de naissance, Alsacien de résidence et d'adoption. En 1871, après le dououreux traité de Francfort, il accompagna en Alsace un voyage de plusieurs semaines. Ayant constaté la fidélité unanimie que la population témoignait à la France, il en nota les preuves dans un livre ALSACE qu'il est émouvant de relire aujourd'hui. Voici, notamment, les déclarations faites à Edmond About par un vieil Alsacien de Saverne. Depuis quarante-cinq ans, l'Alsace a tenu ce serment :

La haine dont nous sommes pleins et le danger dont nous sommes entourés concourent à nous rendre ingénieurs. Si notre servitude durait dix ans, l'Alsace deviendrait la province la plus spirituelle de France : une Attique grasse : nous rendrons le pays intenable aux Prussiens, sans conspirations ni sociétés secrètes, ni vêpres alsaciennes. On ne leur tuerà pas un seul fonctionnaire, on ne leur fournira pas l'occasion de fusiller un homme, de brûler une grange, de frapper une contribution extraordinaire. Pas si bêtes ! Ils seraient trop contents !

Avez-vous remarqué que personne ne parle plus patois dans les rues ? Le même fait se produit dans toutes les maisons qui logent des garnis. Notre patois ressemblait trop à l'allemand, nos vainqueurs le comprenaient à moitié et trouvaient un certain plaisir à l'entendre. C'est pourquoi le mot d'ordre est de parler exclusivement la langue nationale, quand même on ne la saurait qu'à moitié.

Aux Allemands qui sont polis et qui nous abordent en français, nous répondons avec une politesse stricte, cérémonieuse et glaciale qui les tient à distance. S'ils nous demandent un renseignement, un de ces petits services qu'on ne peut refuser, nous nous exécutons avec des formes irréprochables, mais nous n'acceptons rien en échange, pas même un simple merci. Qu'ils entrent dans un lieu public où nous étions avant eux, par exemple au café ou à la brasserie, nous vidons notre verre et nous sortons sans affectation. Nous n'entrons pas si nous voyons, en ouvrant la porte, qu'ils ont pris place avant nous. Notre plaisir favori, vous le savez, est la musique ; ils se flattent de nous séduire un peu par leurs symphonies militaires : les expériences qu'ils ont faites ont tourné à leur confusion. Quand la musique arrive sur la place du château, le vide s'y fait par miracle.

Condamnés à frôler sans cesse l'uniforme allemand dans les rues, non-seulement nous avons changé nos habitudes, renoncé à la flânerie, aux conversations du trottoir, mais encore nous avons appris à faire un travail d'abstraction qui supprime pour nous la présence des ennemis. Nous passons auprès d'eux sans que nos yeux trahissent le dépit, l'humiliation ou la haine ; nous traversons leurs groupes avec une telle sérénité de dédain, nous nous heurtons à leurs coudes avec une insensibilité si évidente que chaque Prussien en Alsace peut se croire invisible et même impalpable, et chercher instinctivement à son doigt l'anneau fabuleux de Gyges.

Nos enfants, vous le comprendrez, ont encore quelques progrès à faire. On ne peut pas exiger que des élèves en stoïcisme s'élèvent du premier abord à la hauteur de leurs maîtres. La jeunesse est gamine ici comme partout, mais nous assistons quelquefois à des gamineries plaisantes.

Il y a quelque temps, quinze ou vingt petits drôles se réunirent sur la place et se mirent à singer les soldats qui faisaient l'exercice. Leur capitaine de douze ans imita à merveille le ton sec des commandements germaniques. Deux officiers allemands s'approchèrent et prirent un plaisir visible à ce spectacle. Ils regardaient du haut de leur grandeur et pensaient, en caressant leurs grosses moustaches : « Voilà des marinousets qui se préparent de bonne heure à servir notre empereur et roi ! »

Tout à coup, le chef des bambins cria à ses hommes : « Mouchez-vous ! » Et tout le rang, avec ensemble, se mouche de l'index : « Droite ! gauche ! » Les Allemands se rembrunissent un peu, mais l'exercice continue. Après deux ou trois mouvements fort bien exécutés, le capitaine en blouse commence une distribution de soufflets, de gourmandes et de coups de pieds que sa troupe accepte sans broncher. Les officiers froncent le sourcil et s'apprêtent peut-être à tirer quelques paires d'oreilles, lorsque le chef des polissons, pris d'une inspiration sublime, cria à sa troupe : « Voici les Français qui arrivent ! sauve qui peut ! » Toute la compagnie se débanda et va se cacher dans les trous. Ainsi finit la comédie. Les Allemands n'en ont pas ri.

L'Alsacien adulte est sérieux, réfléchi, concentré. Il veut fortement ce qu'il veut, parce qu'il ne se résoud jamais à la légèreté et qu'il ne procède point par coups de tête. Notre résistance au vainqueur n'étant pas affaire de caprice, mais de raison, de dignité, de conscience et de droit, méritait d'être réglée par poids et mesure. La France nous a cédés malgré elle ; nous lui devons de prouver au monde que c'était aussi malgré nous. Nous ne donnerons pas le spectacle de ces insurrections inutiles et sanglantes qui ont été le suicide de la Pologne. À l'impossible nul n'est tenu. Si tous les efforts d'un grand peuple ont été impuissants à nous conserver, comment deux malheureuses provinces désarmées, enchaînées, couvertes de garnisons s'affranchiraient-elles par elles-mêmes ? C'est la patrie qui nous délivrera, nous comptons sur son courage, comme elle peut compter sur notre fidélité. Qu'elle prenne son temps, qu'elle répare ses forces à loisir ; nous lui ferons crédit de dix ans, de vingt ans, d'un demi-siècle s'il le faut : elle nous retrouvera tels qu'elle nous a laissés.

En attendant, nous tiendrons tête à l'ennemi sur le terrain légal où les honnêtes gens sont chez eux. Cette paix déplorable et pourtant nécessaire, qui a sauvé la France d'une destruction totale au prix de notre indépendance, ne livre aux Allemands que nos biens et nos corps : les âmes ne sont pas comprises dans le traité ; nous restons maîtres du for intérieur. Vous verrez que nous maintiendrons fermement jusqu'au dernier jour, les seuls droits que nous n'ayons pas perdus. Il faut payer

EDMOND ABOUT.

## LA CHANSON DU "CAPORAL"



— Où t'en vas-tu, brave poilu, soldat de France ?  
— Je m'en vais là-bas, on y a du tabac.  
— On y a du tabac ? T'as bien de la chance !



Dessin du Poilu.

Depuis quand le soldat français fume-t-il aux frais de l'Etat ? Depuis un peu plus de soixante ans seulement. Poilus d'aujourd'hui, songez au triste sort des poilus d'autrefois. Ceux qui firent les grandes guerres de la Révolution et de l'Empire n'avaient pas toujours du pain, et par surcroît, ils n'avaient jamais de tabac. On les appelait les « grognards ». Dame, s'ils grognaien, avouez qu'il y avait de quoi !

Jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle on ne fumait guère dans l'armée française et encore moins dans le civil. La pipe était plaisir de matelot que la bonne compagnie réprouvait. Les gens du bon ton prisaient, mais ne fumaient pas. On sait, au surplus, quel scandale fit Jean-Bart en se montrant avec sa pipe dans les salons de Versailles.

La pipe de Jean Bart, il est vrai, était une, vilaine pipe de terre, un brûle-gueule, pour dire le mot. Mais quel excellent tabac il fumait dedans !... Or, savez-vous qui lui fournissait ce tabac ? Ce n'était autre que le Père Lachaise. Ce tabac venait du Paraguay. Les Gouaranis, qui le cultivaient, avaient été convertis par les jésuites, et les bons pères en envoyoyaient la fine fleur au confesseur du roi, qui repassait le délicieux petun au grand marin dunkerquois pour lequel il avait une vive amitié.

Pendant la guerre de Hollande, sous le ministère de Louvois, la pipe commença à s'introduire dans l'armée de terre ; mais ce furent surtout les guerres de la Révolution et de l'Empire qui consacrèrent dans les camps l'usage de fumer, que les soldats citoyens du règne de Louis-Philippe transportèrent dans leur demeure et jusque dans leur chambre à coucher.

Les soldats de Valmy, de Jemmapes fu-

## Le Tabac du Poilu, autrefois

Depuis quand le soldat français fume-t-il aux frais de l'Etat ? Depuis un peu plus de soixante ans seulement. Poilus d'aujourd'hui, songez au triste sort des poilus d'autrefois.

On sait, notamment, que Lassalle n'était pas seulement un grand sabreur, c'était aussi un grand fumeur devant l'Eternel.

Barthélémy, le poète de la Némésis, a, dans un poème sur l'Art de fumer, célébré la gloire de Lassalle en tant que fumeur de pipes :

Mais comment rappeler les héros de la pipe,  
Sans en nommer ici le plus illustre type?  
Lassalle qui, dit-on, les fumant par milliers,  
Défiait en cet art les plus vieux cavaliers.

Or, il advint un jour que Lassalle trouva une pipe plus belle que les siennes. C'était pendant la première campagne d'Allemagne. A la faveur d'un armistice, se trouvant à l'avant-garde, il était allé flâner chez l'ennemi.

Soudain, il fit la rencontre d'un feld-maréchal qui fumait une pipe extraordinaire, une pipe « effrayante de taille ».

Et d'un teint si parfait que Lassalle en trempaillait.

— Voulez-vous me vendre votre pipe contre mes deux plus beaux chevaux ?

— Non ! répond l'étranger.

— Je vous donne quatre chevaux... six... huit... dix !

L'Allemand refuse.

Eh bien, dit le Français au tenace Germain, Adieu, souvenez-vous que je l'aurai demain.

Le lendemain la bataille s'engage. Lassalle cherche partout son homme.

Bonheur ! Il le trouve, il l'enlève fumant, Le couche sur sa selle et repart ventre à terre, En emportant la pipe et le propriétaire. Celui-ci fut bientôt renvoyé sans rançon, La pipe demeura suspendue à l'arçon.

Le tabac, en ce temps-là, ne coûtait pas très cher, car Napoléon ne devait en monopoliser la vente au profit de l'Etat que quelques années plus tard. Les militaires pouvaient donc s'en procurer sans trop de frais. Mais du jour où fut créée la régie et où le tabac augmenta de prix dans d'énormes proportions, les pauvres ploupious d'un sou se trouvèrent fort embarrassés.

C'est alors qu'un illustre maréchal, ami du soldat, créa le bon de tabac.

Ce maréchal n'est autre que Canrobert.

C'était en 1853, au cours d'une tournée d'inspection qu'il faisait à Lunéville. Suivant sa coutume, il interrogeait les hommes afin de s'assurer de leur bien-être matériel.

Avisant un jeune soldat, il lui demanda :

— Es-tu content de l'ordinaire, la soupe est-elle bonne ?

— Enchanté, monsieur le maréchal. Il n'y a qu'une chose... Ça manque de tabac ?

— Comment ça manque de tabac ?

— Oui, monsieur le maréchal, on nous interdit d'en acheter aux contrebandiers et c'est de la régie coûte cher. Dame... un sou par jour !

Quinze jours après, un décret impérial (29 juin 1853) institua les bons de tabac.

Braves poilus qui trouvez à fumer votre « bouffard » un adoucissement aux rudes travaux de la tranchée, donnez donc, en regardant s'envoler la fumée, un souvenir ému et reconnaissant au maréchal Canrobert.

Au fait, d'où vient le mot « bouffard » ?

Il y avait, dans je ne sais plus quel régiment de la Grande Armée, un vieux grognard qui s'appelait Bouffard, et qui était un enrager fumeur de pipes. A la bataille de Friedland, il eut les deux bras emportés. Le lendemain, un de ses camarades trouva sur le champ de bataille un bras détaché du tronc et qui était affreusement raidi.

« Je le reconnais, s'écria-t-il, c'est le bras de Bouffard ; la main tient encore sa pipe si bien culottée. »

La pipe de Bouffard fut recueillie par la compagnie du vieux soldat mort au champ d'honneur et garda son nom. On l'appela « Bouffard ».

Et voilà qui prouve que, pour les poilus d'autrefois comme pour ceux d'aujourd'hui, la pipe était la compagne inséparable, la compagne fidèle jusqu'à la mort.

ERNEST LAUT.

## LE TEMPS ET LES ASPECTS DU CIEL

Celui qui connaît à fond la forme des nuages et leur nature, se tromperait rarement dans ses pronostics sur le temps.

Ici, nous nous bornerons aux principaux types. Le premier est le genre *Cirrus*, nuages en filaments. Ce sont généralement des nuages formés dans la haute atmosphère par des aiguilles de glace. Mais leur aspect dépend des grands courants aériens.

Sont-ils disposés en longues bandes à peine visibles comme de fins filaments, les météorologues les appellent *cirrostratus*. Surveillez-les attentivement, ces nuages donnent naissance aux *halos*, ces grands cercles qui entourent la lune et parfois le soleil à une assez grande distance. Ne confondez pas ces phénomènes avec une sorte d'aurore entourant les astres et qui a nom *couronne*.

Les couronnes indiquent, en effet, une pluie possible et lointaine, tandis que les halos, ou grands cercles, annoncent un changement de temps, avec pluie, le plus souvent à quelques jours de distance. Et c'est ce que disait le vieux proverbe :

Cercle lointain (halo) eau prochaine.  
Cercle voisin (couronne) eau lointaine.

Mais les cirrus se présentent aussi sous d'autres formes. Tantôt ce sont de larges flocons séparés par des intervalles de ciel bleu et qui s'alignent suivant la direction du vent. Le ciel est alors *pommelé*. Il faut s'attendre à un changement de temps.

Parfois, les cirrus sont plus petits et plus fractionnés encore et donnent lieu au ciel *moutonné*, ce qui indique une dépression plus lointaine. Aussi généralement, un ciel moutonné est suivi d'un ciel *pommelé*, puis d'un ciel gris, couvert et qui annonce de la pluie.

En effet, au-dessous de ce voile unique, on voit souvent courir des nuages à pluie, des *nimbus*; vous les reconnaîtrez à leur aspect noir et triste; lorsqu'ils sont très gros, ils laissent pendre au-dessous d'eux comme des lambeaux déchiquetés, des trainées grises : la pluie est proche.

Ainsi, pour que la pluie et la neige tombent sur la terre, il faut que les nuages s'abaisse : les aiguilles de glace des cirrus descendent peu à peu et se convertissent en vapeur d'eau qui donne toutes les variétés de nimbus.

Mais, il peut arriver que par temps chaud

les courants d'air élèvent, au contraire, cette même vapeur d'eau. Nous verrons alors se former un nouveau type de nuages des *cumulus*, masses grises à leur base, mais frangées d'or ou d'argent à leur sommet. Ces nuages ressemblent à de grosses balles de coton accumulées.

Des bords nets et bien découpés annoncent le beau temps ; des bords déchiquetés, des franges grises, rappelant les *nimbus*, font pressentir la pluie par temps frais, ou l'orage par temps chaud et humide.

Tous les nuages à orage sont des *cumulus* associés à des *nimbus*, des *cumulo-nimbus*, comme disent les météorologistes.

Les cirrus sont, en effet, nous l'avons dit, formés de particules de glace, et les *cumulus* des nuages de vapeur d'eau amenés dans les airs par des courants chauds ascendents. Ces courants vont donc rencontrer les nuages à glace, plus élevés qu'eux, et c'est là que se formera la grêle.

Ainsi, pour tirer des pronostics de l'étude des nuages, il faut non seulement porter sur ces formations une attention sérieuse, mais chercher dans quel sens elles se déplacent.

Abbé Th. MOREUX.

## AU PAYS

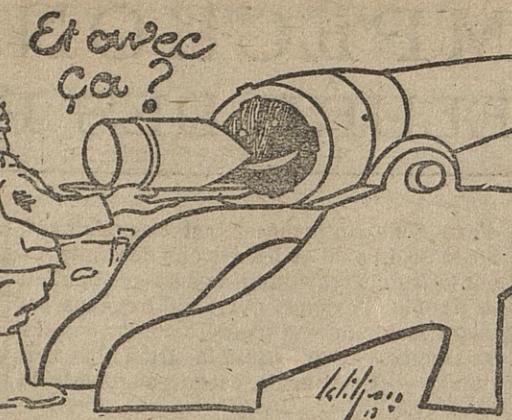
### L'Auto-traducteur

Du Petit Cheval de Frise :

La Société industrielle des téléphones vient de livrer au ministère de la guerre un appareil des plus ingénieurs, et qui répond à un véritable besoin : le « poste micro-téléphonique auto-traducteur ».

Les premiers modèles mis en service (anglo-français) fonctionnent entre notre G. Q. G. et le B. H. Q. (British Head-Quarter). Lorsque l'un des correspondants converse en anglais, l'autre entend en français et réciprocement.

Etant donné le nombre et la variété croissante des alliés la S. T. met la dernière main à des postes auto-traducteurs présentant les mêmes avantages pour le russe, l'italien, le portugais, le serbe, le japonais et le petit négre.



### Sur la Guerre

Du Canard du Boyau :

Un rassemblement de canards indique en général la présence de l'eau et un rassemblement de poilus presque toujours la présence du pinard.

## DU FRONT

### C'est la Guerre

Du Ver Luisant :

Un poilu s'adresse à une fermière :

— Pardon, madame, pourriez-vous me vendre un peu de lait ?

— Impossible, mon bon monsieur, depuis que mon mari est parti à la guerre, nous n'avons plus de bêtes à cornes à la maison.

\*\*\*

### Fable-express

(Quoique les express soient interdits aux permissionnaires !)

Du Pépère :

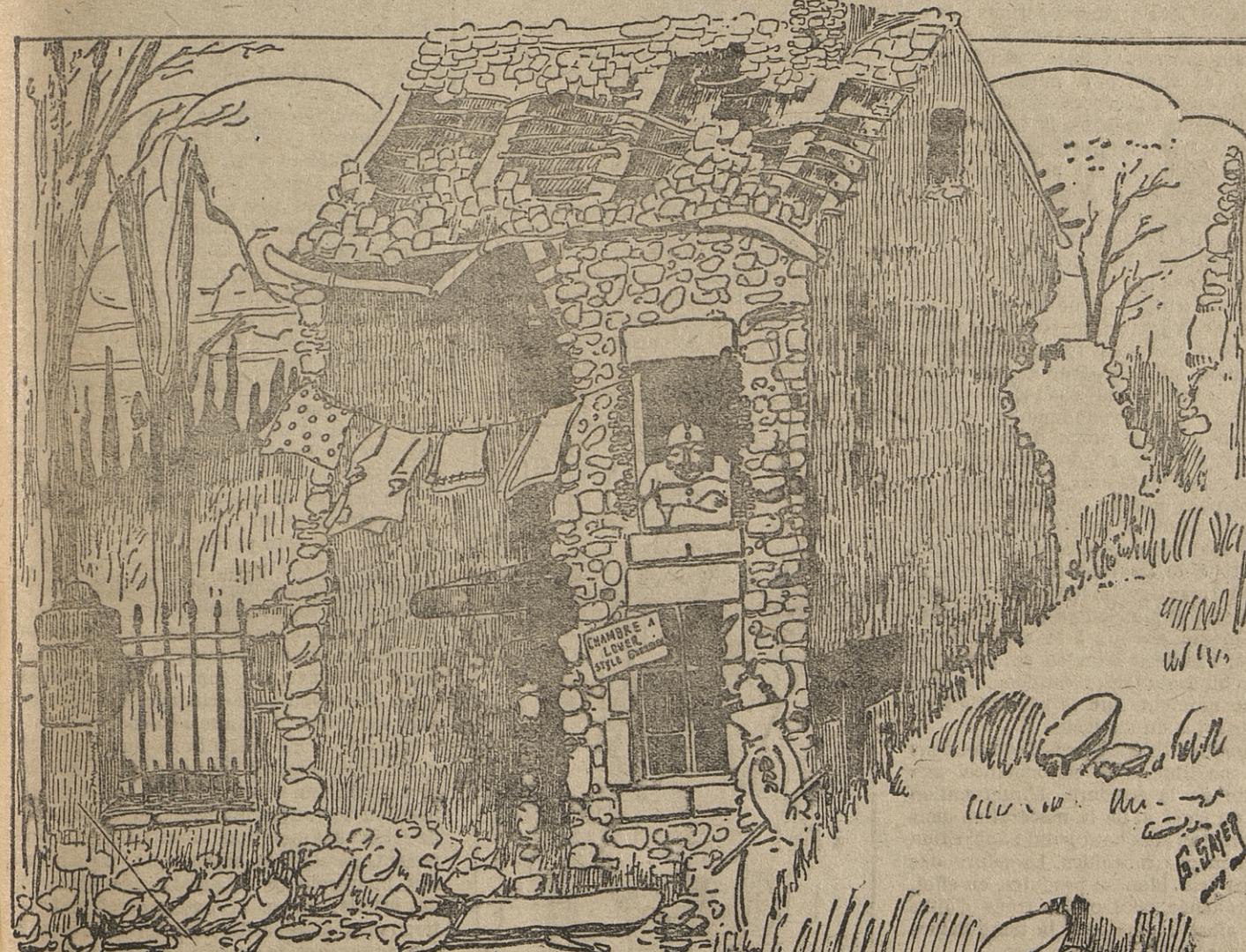
Le général en chef, dans un voyage urgent,

Sans vouloir s'arrêter en route

Dans son auto cassa la croûte...

MORALE

Là, Pétain vint en mangeant.



(Dessin venu du front.)

— Vieux, pourquoi que tu ne sors pas ?

— Le major m'a dit de rester à l'intérieur, rapport aux courants d'air.



Question n° 560. — Acrostiche (ENGEL-BRECHT) :

Lisbonne	Porugal
Belgr A de	Se Rbie
C etigné	Mont E négro
B R uxelles	Be L giques
Toki O	J A pon
R I o-de-Janeiro	B résil
Paris S	Fr A nce
Petrogr A d	Grande-B retagne
Lon D res	Cub A
LaHavanE	R oumanie
Bu C arest	I talie
O me	E tats-Unis
Washi N gton	

La croisade contre la barbarie.

Question n° 561. — Mots en triangle (Pousson) :

RETUR  
ETAIN  
TAIE  
OIE  
UN  
R

Question n° 562. — Mots croissants et décroissants (M. LANNIER) :

R — RÉ — VER — RÈVE — SERVE — VERSTE — VÉRITÉS — EVARISTE — RÉSERVAIT — RENVERSAIT — VERSERAIENT — VÉTÉRINAIRES — REVISES — RAIENT — REVERDISSAIENT — ENTASSER, DIVISER — DESSERVIRAIENT — DÉVISSEBRAIENT — DEVISERAIENT — ÉVIDERAIENT — DEVINERAIENT — VIENDRAIT — TIENDRAI — RENDAIT — ARDENT — ANDRÉ — RADE — ARE — RA — A.

Question n° 563. — Anagramme-acrostiche (...ÉBAULT) :

Noce + S = Cosne	Rais + P = Paris
Bans + E = Sedan	Velus + O = Vesoul
Salai + C = Calais	Mine + S = Nîmes
Noir + T = Niort	Ours + T = Tours
Murs + E = Semur	Mines + A = Amiens
Orne + U = Rouen	Bois + L = Blois
Mise + R = Reims	

En acrostiche : Secteur postal.

\*\*\*

#### LAURÉATS DU 77<sup>e</sup> CONCOURS

Nous avons reçu 2,984 réponses à notre 7<sup>e</sup> concours.

Ont trouvé huit solutions justes :

Agrangosier, Arbez, Ardisson. — Brument, Boualart. — Coté, Caillet, Carnegie, Cabioch. — Dibon, Dupont. — Fradet, Fleury. — Guinchard, Gondard. — Harter. — Legout, Loubatière, Le-coq. — Matias. — Ollivier. — Popote s-off. 5<sup>e</sup> batt. du 9<sup>e</sup> R. A. P. — Savariau.

Fin de la liste des lauréats du 76<sup>e</sup> Concours.

— Romary, Ravaud, Ray, Refaux, Reusset, Rou-geole, Ruinaux, & Raux, Raimbault, Rivière, Royer, Richard, Roy-Richard, Regnault, Roux, Robert, Ravelet, Rabate, Rauvel, Rueff, Richard, Ricard, Ronieux, Rouffaneau, Renaud, Richard (R.), Renaud, — S. T. C. A., Sollier, Secondé, Savriau-Robin, service médical 22<sup>e</sup> R. I., Souvignet, Sadiucci, Stéphane, Sybille de Courville, service santé 10<sup>e</sup> I., 1<sup>er</sup> bat., Secret, 8<sup>e</sup> c., 3<sup>er</sup> R.I., Séjourneau, Sorriau, Schiltz, Serre, Satre, S. E. M., génie, 1<sup>er</sup> C.A.C., Sheymann, Sachettini, Simon, Soulé, secrétaire inf. 14<sup>e</sup>, Simon, Samal, Sacaze, Soubié-Ninet, Saureau, Steinberg, Stévenaux, Saupé, Sa-brune, Savary, Sapène, Sadi-Doumiaux, ser-vants 28<sup>e</sup> batt., 20<sup>es</sup> art., sous-off. 7<sup>e</sup> gr. autom-anti. — Troquel, Tourillon, Thivierge, Tarange, Thiry, Tourigny, Toujet, Trigaloux, Thévenin, téléphoniste E.M. 281<sup>e</sup> R.I., Técler, Tournadre, Truchard, Thomas, Tillon, Tedir, Tautz, Tapou, Thomas, Téchiné, Tete, Tournier, Thé-baut, Tassencourt, Thivisiau, Thivrier, Treille-urban. — Valance, Verre (G.), Valence, Vi-ber, Vauthier, Vigier, Van-Clempret, Voisin, Vandable, Voisenet, Varon, Valard, Viedlair, Vedel, Vandergucht, Vandevalle, Vincent, Villas, Voroux, Villes, Veissen, Verjez, Vine, Verrier (G.). — Warfet.

#### ECHECS.— Solutions et Lauréats.

Problème n° 59, par A. MOSELY (10 octobre).  
1<sup>er</sup> coup : D 3 TD

#### SOLUTIONS JUSTES

Amourelle (adjud.), Alary, Beauval, Blard, Baudy, Bourtoulot (E.), Barranger (méd.-maj.). — Cassagne, Casteret, Capdupuy (capit.), Coulay, Clerget, Calle. — Delvaille, Dejean, Dérue (capit.), 50<sup>e</sup> d'artill., Delclos, Delarozière, Deligne, Delatire (capit.), Eyesque, — Fillion, Guegen, Gallet, Gr. musical 300 I., Ganier, Gras (méd.-maj.), Gabarrot. — Heurtematte (lieut.), Hubert (R.), Hébert (command.). — Imbaud (aide-maj.). — Jourdan (aide-maj.).

Le tirage au sort a attribué un jeu d'échecs et ses pièces aux lauréats suivants :

Pertusot (M.), état-major D. E. Huchy (A.), automobile, 25<sup>e</sup> rég. d'artill. Alary, 117<sup>e</sup> R. A. L., 2<sup>e</sup> groupe.

\*\*\*

#### LES ALIMENTS MÉCONNUS

Méconnus ? Non, le terme est inexact. Ces aliments, depuis longtemps déjà, on les connaît chez nous, mais on les dédaigne. « Indésirables » serait plus juste.

Indésirables, pourquoi ? Sont-ils de saveur médiocre ? Non, ils sont excellents.

Quelques-uns sont-ils de préparation difficile ? Non. Combien d'entre eux peuvent même cuire en quelques minutes. Les hygiénistes les proscriivent-ils ? Au contraire, ils les recommandent avec instance.

PILAFF DE RIZ AU « SINGE ».

Faites doucement revenir dans de la graisse (toutes les graisses sont bonnes pour cela : lard en bande, saindoux, graisse d'économie) de poignon haché. Cuisez-le complètement, mais sans le laisser colorer. Lorsqu'il commence à blondir, mettez dans la marmite (ou le plat d'escouade) du riz que vous aurez lavé, si c'est nécessaire, mais que vous ne mettrez à cuire que lorsqu'il sera complètement sec.

Assaisonnez de sel et de poivre. Conditionnez, si vous le pouvez, et vous le pourrez si vous le voulez, car, à maintes reprises, j'ai indiqué comment il fallait préparer cet arôme avec du thym et du laurier pulvérisé. Remuez le riz, pour que tous les grains s'imprègnent bien de la graisse.

Lorsque vous voyez que ces grains commencent à blanchir par endroit, mouillez d'un seul coup avec du bouillon bouillant en tenant compte que, pour un quart de riz, vous devez mettre deux quarts de bouillon. Faites bouillir.

Couvrez le récipient et laissez cuire, à feu très ralenti, pendant vingt minutes au maximum.

C'est tout pour le riz. Pendant qu'il cuît, vous aurez fait sauter dans la graisse brûlante, avec des oignons hachés, le bœuf coupé en petits morceaux carrés (naturellement, si vous avez d'autre bœuf que du singe, vous l'utiliserez de préférence !)

Faites bien rissoler ce bœuf et, pour finir, versez-le au milieu du riz pilaf dans lequel vous aurez pratiqué un creux assez grand. Et mouvez le plat brûlant.

La prochaine fois, nous parlerons des pâtes, ces autres méconnues. Mais, croyez-moi, mangez du riz... — PROSPER MONTAGNÉ.



#### Indemnité d'usure d'effets

(Direction de l'intendance militaire. — Bureau de la solde).

CIRCULAIRE RELATIVE AUX RÈGLES D'ATTRIBUTIONS D'ALLOCATIONS SPÉCIALES AUX OFFICIERS ET SOUS-OFFICIERS DE LA ZONE DES OPÉRATIONS.

Paris, le 20 janvier 1917.

L'allocation supplémentaire créée par le décret du 13 novembre 1914, modifiée par le décret du 3 octobre 1915, est allouée pour les journées de présence dans la zone fixée par le général commandant en chef (actuellement zone des armées).

Elle est supprimée de plein droit à compter

du lendemain de l'entrée en position d'absence ou de l'évacuation dans la zone de l'intérieur, et n'est récupérée que le jour du retour, en position de présence dans la zone des armées.

Exceptionnellement et en vertu d'une décision du général commandant en chef, l'allocation supplémentaire a été maintenue jusqu'à présent pendant toute la durée de leur séjour dans les formations sanitaires de la zone des armées, aux militaires qui en bénéficiaient avant leur entrée dans ces formations.

En vertu d'une nouvelle décision, applicable à compter du 1<sup>er</sup> décembre 1916, l'allocation ne sera maintenue aux personnes visées à l'alinéa précédent que pendant une durée maxima de trois mois.

Les décisions et ordres du général commandant en chef, relatifs à l'allocation supplémentaire, ne pouvant être communiqués aux dépôts de l'intérieur, il appartient aux corps en campagne d'adresser à leurs bureaux de comptabilité toutes justifications permettant à ceux-ci de contrôler les paiements effectués.

Toute la correspondance, sans exception doit être adressée au

BULLETIN DES ARMÉES  
23, rue des Saint-Pères, Paris, 7<sup>e</sup>.

Le Gérant: G. PITCHLOU.  
Paris. — Imp. des Journaux officiels, 31, quai Voltaire.

#### DESSINS POUR



L'emprunt marche très bien, notre concours aussi...

Nous continuons à recevoir des quantités de dessins qui prouvent :

1<sup>o</sup> Qu'il y a aux armées de nombreux artistes originaux (nous nous en doutions);

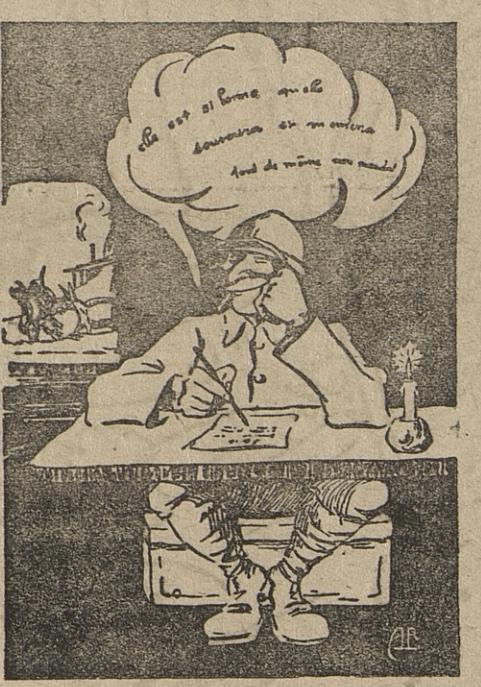
2<sup>o</sup> Que le moral de nos poilus est excellent (nous le savions);

3<sup>o</sup> Que les initiatives du Bulletin des Armées trouvent au front un écho toujours grandissant (nous y comprions).

Une remarque :

Beaucoup de nos correspondants artistiques ont cru que nous leur demandions des projets d'affiches. Ils ont dessiné des titres, des textes en grosses lettres; ils ont composé avec un soin méticuleux de considérables

#### L'EMPRUNT



— Chère marraine, c'est un devoir patriotique pour moi de vous conseiller d'employer l'argent de mon mandat mensuel à souscrire à l'Emprunt national, etc., etc.



— Tiens, soldat ! tu achèteras un gros canon !...

(Dessin venu du front.)

LE VRAI POIDS

DE LA GUERRE



— L'artillerie lourde? mon vieux, elle est moins lourde que l'infanterie!